

Coumeint Pedzet poïe ses dettés ein dévenieint tempérant

Autor(en): **Mérine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 29

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205216>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Coumeint Pedzet poë ses dettés**ein dévenieint tempérament.**

PEDZET étoit on tot fin po lei z'affèrès, l'ein arà rëmontra à ti lei zavocats de Lodzenna et mimameint dou canton. Avoué gein que ien savà atan qu'è on vétérinaire, vos comprendrè bin porqué l'ava tant dei zamis. Ma po son malheu Pedzet fréquentavé bin prau lou cabaret io lei dzeins allavant lou consurtâ. Mâ Pedzet ne payivé pas choveint son écot, et lou carbatier menatzive.

Tot para coumeint ye devesa onna bounna chonna, lou tenancier lei montrè chu l'ardoise, que l'ava on comptou on bocon pllie hiaut, de ceint francs et lou menacè dou coura-bossou.

— Dau diablou, se ye onna centime à té bailli, que fâ Pedzet, mâ se te vao, on liquideret l'affèrè dinche : ti lei coups que dei zamis veindront po m'offri oquié, tè demandèri on verrou d'iguié dé cerises et te mé ballieri on verrou d'iguié purâ à la plliace et t'eimpochéri la valliô comment ç'irè dé la vretabillia, tanquie que te sei tou payi.

— Va coumeint l'é de, que fâ lou carbatier, tout conteint dè poué rattrapa oquié.

Du ci dzo Pedzet fût on tot cèlebrou pô sa pochon à l'iguié dè cerises, dei cleints lei en appertavont dei botollhies que veindaï ancora à l'auberdzou, cei que diminuavé adi mè ses dettes. Lei zamis de Pedzet étant tot ébahias dè vèrè que n'irè djamés soù et tot lo mondou desai : Faote que l'aussé on coffrou ci Pedzet, avoué tot cein que bâ que ne sai pas borlà ein dedeint !

Et tot ballameint lou comptou de Pedzet sè soldavé. Mâ lou carbatier que l'irè d'abô prau conteint d'ître payi, fût bin eimbètà apri. Pedzet s'est met à tant amâ l'iguié que l'est dèvenia tempérament et que l'a vota oï lo demeinde passa !

Dè la sorta Pedzet a fé dao plliaisi ao menistré et à sa fenna, mâ dao chagrin ao carbatier pè la bounna raison que lou mondou allavé tsi li po lou consurta, et cein ne fasai pas lou comptou dou cafetier, que l'a appris ci ditton bin djistou : *que quand on vaut tot, bin chovant on n'a rein.*

MÉRINE.

Un apache. — C'était en temps d'élections.

Françoise, la domestique de M. C., s'approche mystérieusement de son maître et lui dit à demi-voix :

Je voulais, pendant que la tête du nageur apparaissait tout là-bas dans l'or embrasé du lac, lui préparer un ahurissement agréable. J'épinglai un billet de mille sur le devant de sa blouse, ajoutant ainsi un nouveau motif aux bariolages du costume.

Et, cette fois, je pus m'esquiver sans subir l'avalanche de remerciements que je pouvais prévoir. Ma discrétion fut exquise, je dois me rendre cette justice !

Si jamais le passant repasse devant mes yeux, peut-être le reconnaitrai-je à peine sous la banalité d'un complet à 50 fr. 90 ?

IV

« Un soir d'automne, comme l'air dormait immobile », la fantaisie m'avait pris de grimper, pour voir le lever de la lune, sur un des plus hauts sapins de la colline des Druides. Le hasard voulut que deux fiancés choisissent le pied de mon belvédère pour s'y entretenir sans contrainte, loin de toute oreille indiscrette (du moins le croyaient-ils).

Je n'ai pas sténographié leur dialogue qui roula sur le prochain départ du jeune homme, départ imposé par l'obligation de gagner en Amérique la somme nécessaire à leur établissement conjugal.

Les frais considérables du voyage leur interdisaient de songer à une traversée à deux, et la fiancée se désolait à la pensée de l'océan immense qui allait les séparer.

A demi-couchée sur la pente, un peu plus bas que son fiancé, elle roulait désespérément sa tête sur

— Monsieur, vous savez bien, ce grand sec de l'autre jour, qui est venu vous faire visite ?

— Eh bien !

— Eh bien, il faut vous méfier de lui ; il y a de mauvais bruits qui courent sur son compte.

— Mais tu te trompes, Françoise ; c'est un parfait honnête homme, que je connais depuis longtemps.

— Je vous dis ce que je sais. J'ai entendu l'autre jour plusieurs personnes qui assuraient l'avoir vu en train de *dépouiller* le scrutin.

EN ATTENDANT

Nous avons souvent parlé de la chanson, dans le *Conteur*, et souvent aussi nous avons dit notre regret de son actuelle déchéance. Fort heureusement, quelques rares chansonniers, et des plus vrais, veillent. En cette heure critique, ils ont recueilli le drapeau de la chanson. Aux mains de cette fidèle garde d'honneur, ce drapeau, emblème vibrant et sacré des souvenirs, des regrets, des joies, des tendresses, de l'esprit, des colères, des passions, des aspirations des hommes et des peuples, attend, patient, le jour certain où il flottera de nouveau, victorieux, ainsi qu'aux plus beaux temps de son histoire, ancienne comme le monde et toujours jeune comme lui.

Les théâtres étant fermés, Adolphe Brissou, le critique parisien, profitant de ses loisirs, s'en est allé faire une tournée dans les « music-hall » qui, eux, ne ferment jamais et dont les menus, où les piments d'un goût douteux tiennent lieu de fond et d'esprit, allèchent seuls l'appétit anémié des désœuvrés de ce temps-ci. Il n'est pas revenu enchanté de son excursion, loin de là. Il a surtout constaté la triste figure que fait aujourd'hui, dans ces cafés-concerts, la chanson, qui en fut un moment la reine très fêtée. Et voici ce qu'il dit à ce propos :

« La chanson exige, pour être pleinement goûtée, une intimité relative ; elle nécessite des qualités de diction fine et nuancée qui sont incompatibles avec le désordre d'un trop vaste auditoire. Nos pères, qui l'adoraient, la comprenaient ainsi. Ils chantaient au dessert, les coudes sur la nappe, après boire, ou dans les réunions cordiales du Caveau et ces innombrables goguettes qui pullulaient à Paris et en province... Quelques douzaines d'auditeurs composaient l'assemblée ; pas un mot du couplet ne tombait, en route ; on en cueillait au vol les ma-

les genoux d'icelui et répétait en gémissant qu'elle ne pouvait se résoudre à l'abandonner.

Puisque l'argent pouvait secourir cette détresse, mon rôle de bienfaiteur était tout tracé. Mais comment m'y prendre ? J'attendis. La fin de leur entretien m'indiqua la voie à suivre.

« Je dois, disait-il, aller prendre mardi un costume chez le tailleur de la rue des Hautes-Etuves, nous nous retrouverons sur la promenade voisine. »

Ce tailleur m'avait compté naguère au nombre de ses clients.

Le lendemain matin, je fus chez lui et le priai de mettre dans une poche du veston à livrer une enveloppe où j'avais enfermé deux billets de mille francs.

Nous nous honorions, ce tailleur et moi, d'une confiance réciproque, lui, parce que j'avais toujours réglé ses factures du jour au lendemain, moi... mais peu importe ! Il promit de s'acquitter correctement de l'office dont je le chargeais et le sort des fiancés, dont je parvins à m'enquérir sans trahir mon secret, me prouva que tout s'était passé au gré de mon désir.

V

J'ai gardé pour la fin ma cinquième tartine.

Un soir d'hiver, sur les instances d'un ami, je fus entendre, à la salle des conférences, un jeune orateur dont on disait le plus grand bien (terme consacré).

Ce jeune Cicéron avait pris pour sujet une haute question, haute et profonde, et large aussi.

Il parla des plus illustres penseurs de l'humanité, non comme s'il eût été leur égal, mais leur maître à tous, critiquant, corrigeant la doctrine de chacun

l'ice ; on reprenait en chœur le refrain. Il y avait une fusion étroite, une sorte de collaboration entre ceux qui disaient la chanson et ceux qui l'écoutaient.

» La transformation du café-concert a détruit cette atmosphère. Il s'est élargi ; il a changé de nom ; il s'appelle aujourd'hui le « music-hall » ; c'est une large salle richement ornée où s'entassent et se bousculent un millier de spectateurs. On y vient pour voir plutôt que pour entendre. La malheureuse petite chanson s'y trouve dépaysée ; seule l'énorme chanson, haute en couleur, violemment enluminée, tenue par la danse et par la pantomime, y peut vivre. Encore y vit-elle mal ; malgré tout elle semble grêler dans ce vaisseau ; peu à peu on l'élimine ; un reste de respect humain, le désir de ne pas rompre avec un usage vénérable empêchent qu'on ne la jette dehors brutalement. On y arrivera. Ses jours sont comptés. Déjà on l'humilie en la reléguant dans un coin du programme ; elle fait l'office du lever du rideau, elle essuie les plâtres ; elle s'exhibe honteusement, de huit heures à neuf heures devant des banquettes vides, troublée par le babillage des ouvreuses, l'appel des vendeurs de programmes ; elle est traitée en parente pauvre à qui l'on ne prend pas même la peine de témoigner des égards. On la confie à l'inexpérience de gentilles débutantes royalement nippées et diamantées, mais ignorantes de l'art de dire. Comment résisterait-elle à des procédés si barbares ?... »

Question de clocher. — Un habitant de Rolle, visitant un de ses amis de Morges, manifesta son étonnement en voyant si peu de mouvement dans les rues.

— En effet, répondit le Morgien, c'est comme les jours de foire à Rolle.

Succès oblige. — C'est à tort que, sur la foi d'un on dit, nous avons, ainsi que quelques-uns de nos confrères, annoncé la suspension temporaire des représentations du *Théâtre du Jorat*. Aucune décision semblable n'a été prise, bien au contraire, et demain dimanche, à 2 heures, aura lieu, devant une salle archi-comble assurément, une nouvelle représentation de la *Dime*. Outre les attraits du théâtre, il y a ceux de la contrée, admirable en ce moment-ci.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

et finissant toujours par en indiquer une meilleure.

Cette présomption insupportable m'agaçait à tel point que je maudissais mon ami et son malencontreux conseil du plus profond de mon cœur. Je pris patience en promenant mes jumelles sur l'auditoire dans l'espoir d'y découvrir quelque trombine* plus avenante à examiner que le masque simiesque du conférencier. Mon exploration demeura vaine, mais, comme disait mon trisaïeul Gédéon, « on va chercher bien loin ce qui se trouve tout près. »

Je n'avais pas remarqué à ma droite une jeune personne divinement belle dont je n'étais séparé que par un fauteil inoccupé. Sur ce fauteuil, elle avait déposé son manchon de renard bleu.

Cette apparition fut pour moi le coup de foudre dont nous assomment les romanciers. J'avais été heureux en argent ; allais-je l'être aussi en amour ?

Laissant au jeune orateur le soin de traiter en écoliers qu'on morigène Platon, Descartes et Leibnitz, je rimai, sur ma carte de visite, un sonnet où le respect dû à la candeur, s'alliait à la plus vive incandescence des sentiments.

Puis, profitant d'un instant où ma charmante voisine prêtait aux paroles ailées du conférencier un intérêt suraigu (sans doute, il venait de prononcer le mot amour), j'insérai ma carte dans le manchon avec adresse et avec mon adresse.

Cinq jours plus tard, je recevais une réponse. Je n'en dirai pas davantage, car voici ma femme qui rentre de quelque five o' clock tea, son manchon de renard bleu à la main.

OSCAR NAVAL.

* Visage (note de la Direction).